Les évêques des diocèses bourguignons à la fin du Moyen Âge (1415-1515)

Thèse de doctorat de l'université de Bourgogne (ARTEHIS - UMR 5594), sous
la direction de Vincent Tabbagh, octobre 2007

Delphine Lannaud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cem/11138>

DOI : 10.4000/cem.11138

ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Édition imprimée

Date de publication : 15 août 2009

Pagination : 375-381

ISSN : 1623-5770

Référence électronique

Delphine Lannaud, « Les évêques des diocèses bourguignons à la fin du Moyen Âge (1415-1515) », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 13 | 2009, mis en ligne le 09 septembre 2009, consulté le 22 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cem/11138> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.11138>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Les évêques des diocèses bourguignons à la fin du Moyen Âge (1415-1515)

Thèse de doctorat de l'université de Bourgogne (ARTEHIS - UMR 5594), sous
la direction de Vincent Tabbagh, octobre 2007

Delphine Lannaud

- 1 Au fil des siècles, l'évêque s'est doté des structures adaptées lui permettant d'exercer concrètement son influence. Non content d'encadrer et d'orienter la vie religieuse, il incarne une fonction devenue le creuset de tensions politiques et religieuses. Toutefois, ces atouts ne peuvent occulter une incontestable érosion de son pouvoir en certains domaines. Parce que des voix s'élèvent tout au long du siècle pour dénoncer ses abus et ses défaillances, le XV^e siècle semble incarner l'aboutissement de cette évolution. Il est aussi celui du gallicanisme, de l'exaltation des droits épiscopaux inspirée par certains théologiens et canonistes, hostiles au pape à l'époque du Grand Schisme.
- 2 De ces événements et de cette fermentation d'idées sont nées une volonté et une interrogation centrale. La volonté, tout d'abord, de ne pas se résoudre à faire des évêques du XV^e siècle des hommes de transition, qui ne seraient pas encore les prélats du temps de François I^{er}, mais qui seraient en voie de l'être. Le désir ensuite, et surtout, d'envisager l'évolution et l'exercice de ce pouvoir grâce à l'étude du corps épiscopal, de déterminer son degré d'influence sur des institutions diocésaines aux rouages efficaces. À cette fin, la Bourgogne que Raoul Glaber vît en son temps se couvrir d'un blanc manteau d'églises, constitue un cadre éloigné des disputes parisiennes et néanmoins intéressant à bien des égards¹. Si les débats universitaires, la richesse et l'émergence de nouvelles formes de dévotion poussent naturellement le chercheur à se pencher sur des sièges mieux dotés et plus attrayants, cet espace de la France médiane aux pratiques conformistes, dont les fidèles aussi bien que le clergé semblent peu goûter aux changements, demeure peut-être plus représentatif.

- 3 Alors qu'au XIV^e siècle soixante-douze personnages se succèdent, dans un contexte troublé, à la tête des six diocèses bourguignons envisagés, ils ne sont plus que quarante et un au siècle suivant. Cette plus grande stabilité des sièges, conséquence de l'apaisement des conflits, de la fin du Grand Schisme et surtout d'un moindre contrôle de la cour apostolique sur les nominations, se traduit par l'allongement des épiscopats. Le constat d'une diversité des parcours et des carrières s'impose. Bien que l'ouverture sociale varie selon les diocèses et se réduise à partir de la fin du XV^e siècle, elle s'avère globalement assez importante pour que le fils de serf puisse côtoyer les titulaires issus de la grande noblesse. Il n'y a pas davantage de mode d'accession propre aux titulaires bourguignons. Plus encore, la désignation d'un nouveau pasteur peut faire l'objet de plusieurs procédures. Ce milieu présente tout de même quelques caractéristiques communes qui permettent de broser, à grands traits, le portrait de ceux qui le composent. Comme dans d'autres régions, leur origine géographique est plus locale qu'au siècle précédent. Quelques familles parviennent à imposer plusieurs de leurs membres sur un siège, parfois même successivement comme, par exemple, les Poupet qui tiennent Chalon-sur-Saône pendant près de cinquante ans. Des liens de parenté, plus ou moins lointains, unissent donc une assez forte proportion de promus entre eux. C'est peut-être là l'une des principales spécificités de cet épiscopat bourguignon.
- 4 Peu de réguliers figurent parmi eux. Seuls quelques nobles embrassent une carrière ecclésiastique en passant par une abbaye bénédictine. Les Mendiants ne sont pas mieux représentés : pas plus de franciscain que de carme sur ces sièges. De surcroît, le dominicain Laurent Pignon ne revendiquera jamais son appartenance à un ordre auquel il demeure pourtant attaché. Dans l'exercice de sa charge épiscopale, il cherchera, au contraire, à effacer les spécificités propres aux Mendiants. Les promus bourguignons sont, avant tout, des séculiers. Leur parcours bénéfical les conduit à occuper les stalles des cathédrales ou de collégiales prestigieuses. La plupart obtient également des bénéfices et des charges dans les diocèses où ils seront promus, ce qui n'est pas sans les favoriser lorsque, au moment de leur désignation, le chapitre cathédral doit donner son accord. Généralement gradués de l'Université parisienne, ils sont bien davantage juristes que théologiens. Une proportion assez remarquable d'entre eux va jusqu'au doctorat. Ils bénéficient d'une bonne formation intellectuelle, bien que les grades universitaires perdent de leur valeur en cette fin de Moyen Âge.
- 5 Pour beaucoup, le service des princes est un passage obligé, mais une fois leur promotion épiscopale obtenue, tous, ou presque, quittent leurs fonctions antérieures. Au cours de leur gouvernement, ils accompliront, afin de satisfaire leur prince, quelques missions diplomatiques au cours desquelles ils joueront un rôle variable. La plupart restent à l'écart des cours, qu'ils soient partisans du roi ou du duc de Bourgogne. Dans leur diocèse, ils savent garder une relative indépendance, faisant respecter leurs droits juridictionnels contre les empiétements des autres puissances temporelles, mais ils redeviennent les serviteurs obéissants de ceux qui leur ont obtenu la crosse à la moindre menace de guerre. Deux personnages seulement, Laurent Pignon et Jean Germain, se distinguent par leur présence auprès de Philippe le Bon où ils appartiennent à un petit groupe d'évêques proches du pouvoir. Par leur contribution intellectuelle, ils

participent à l'élaboration d'une idéologie au service des entreprises duciales. Pour autant, leur expérience reste marginale. Ce n'est donc pas en Bourgogne qu'un Jean Jouffroy ou un Guillaume Fillastre se voit confier des responsabilités pastorales, mais bien en Flandre, là où réside désormais la cour princière.

- 6 Ainsi, le cadre diocésain devient leur principal horizon. Rares sont les départs pour d'autres sièges, le faible taux de transfert ayant pour corollaire un nombre élevé d'évêques décédant en charge : l'obtention d'un siège bourguignon constitue le sommet d'une carrière et son aboutissement. La mort de Charles le Téméraire, le rattachement à un pouvoir plus lointain, ne contribuent pas davantage à leur réussite. Certes, tous ne sont pas dépourvus d'ambition personnelle et deux d'entre eux parviennent à obtenir le chapeau cardinalice, mais ils le doivent bien davantage à leurs relations familiales qu'à leurs mérites personnels. Particulièrement à la fin du XV^e siècle, de riches et très nobles prélats comme Engilbert de Clèves côtoient des évêques plutôt effacés et peu fortunés qui ne peuvent espérer meilleure promotion. Aucun d'eux ne bénéficie véritablement du soutien royal : leur absence au Conseil révèle la distance de leurs liens avec l'État, alors que ce n'est plus du tout le cas d'autres évêques français de cette époque. Seuls les Amboise font exception puisque leurs fonctions et l'influence de leur famille leur permettent de maintenir des liens étroits avec la couronne. Quoi qu'il en soit, les obligations de leur charge ne les empêchent pas de se montrer curieux à l'égard des nouveautés de leur temps, parfois même pour en faire usage dans leur propre diocèse. Bien qu'ils demeurent à l'écart des disputes parisiennes, tous disposent, dans leurs bibliothèques, d'ouvrages nécessaires à leur charge et de livres appartenant au fond culturel commun des évêques de la fin du Moyen Âge. Une minorité, plus fortunée et sollicitée, promet sa protection à quelques intellectuels, plus ou moins célèbres.
- 7 Malgré quelques voyages à Paris ou à Rome, l'évêque bourguignon réside assidûment dans son diocèse, une attitude qui tranche avec l'absentéisme fréquent de ses prédécesseurs du XIV^e siècle. Certes, Jean I^{er} Rolin, à la fin de sa vie, se laisse distraire par les charmes de la capitale. Il vient, toutefois, de se consacrer pendant plus de trente-cinq ans à son diocèse. Les prélats originaires de la région parisienne s'attachent tout autant à leur siège, incitant même certains membres de leur famille à les rejoindre. Eux aussi peuvent s'entourer de proches auprès de qui ils prendront conseil et à qui ils confieront des charges. Si tous, à quelques exceptions près, restent dans leur diocèse, aucun ne réside en permanence dans sa cité épiscopale. Plus que leurs palais urbains, ce sont les châteaux ruraux de leur temporel qui ont leur préférence. Entre eux, avec leurs voisins champenois ou lyonnais, les évêques bourguignons échangent peu, principalement à l'occasion de cérémonies officielles. Pas d'ingérence donc et peu de conflits juridictionnels. Parce qu'ils gouvernent souvent leurs diocèses pendant de longues années, leur Église concentre naturellement leurs dons et leurs fondations. Certains semblent plus généreux que d'autres, ils ont en réalité plus de disponibilités financières. La cathédrale est l'objet de toutes leurs attentions et toutes les formes d'art sont les bienvenues pour participer à l'amélioration du service divin et du cadre liturgique. Plus encore, leur mécénat devient l'occasion de rappeler l'antiquité de leur siège et de s'inscrire dans la lignée de leurs prédécesseurs. Cet attachement à leur diocèse se lit jusque dans la mort puisqu'une très large majorité, choisit, pour dernière demeure, la

cathédrale. Dans l'ensemble, ils n'ont jamais dérogé à la dignité nécessitée par leur charge, même si le modèle gersonien les touche manifestement peu. C'est uniquement dans un contexte conflictuel que des critiques s'élèvent à leur encontre des rangs du clergé, dénonçant alors leur népotisme ou leur âpreté au gain. Seuls quelques-uns se signalent par leur incontinence. Encore plus rares sont ceux qui semblent avoir persévéré dans le péché comme l'atteste alors une progéniture abondante, certainement de notoriété publique.

- 8 Leurs origines, leurs études et leur formation, leur culture et leur mode de vie, ne sont pas sans conséquence dans l'exercice de leur charge. Les évêques bourguignons ne visitent pas les églises paroissiales, pas plus qu'ils ne se font connaître par leurs sermons. Leurs écrits ne s'adressent d'ailleurs pas aux fidèles eux-mêmes. En revanche, ils veillent à l'encadrement efficace de leur clergé, sans déléguer l'administration diocésaine à leur cour. Si suffragants et vicaires soigneusement choisis les remplacent lorsqu'ils ne peuvent consacrer personnellement une église, ils ne leur abandonnent jamais les décisions importantes. Comme le révèlent leurs statuts synodaux, ils n'ont pas toujours les mêmes préoccupations : les uns préfèrent favoriser l'approfondissement de la vie religieuse des fidèles, les autres encouragent davantage la répétition des gestes et des paroles. Peu d'articles novateurs dans leurs textes normatifs, mais un rappel constant des mesures prises par leurs prédécesseurs directs. La tarification des peines, très présentes dans leur législation, s'inspire de leur formation toute juridique. Par leurs statuts, mais aussi par leur administration quotidienne, ils tentent également de valoriser le cadre paroissial. C'est donc pour servir ces objectifs traditionnels qu'ils s'approprient aisément un outil comme les indulgences. Leur politique en ce domaine tout comme leur utilisation de l'imprimerie dans la diffusion des livres de messes révèlent leur capacité à prendre des initiatives pastorales. Les évêques bourguignons, grâce à leur relative souplesse et celle de leurs procédés, peuvent alors aussi bien répondre à la demande d'une église soucieuse de promouvoir un culte ou une dévotion strictement nouvelle, qu'entériner une tendance existant préalablement, pourvu qu'elle soit orthodoxe. Il faut dire que la vie religieuse bourguignonne ressemble à celle de sa contrée voisine, la Franche-Comté : aucun des mouvements intellectuels ou mystiques qu'aurait dû combattre l'épiscopat n'y est perceptible. Pour autant, la vie religieuse n'en demeure pas moins intense, malgré le tour un peu ritualiste qu'elle a pu prendre.
- 9 Comme ailleurs, cet épiscopat entretient avec son clergé des liens complexes qui, sans être exempts de vives tensions, ne peuvent se résumer aux procès soigneusement conservés dans les fonds d'archives. Certes, ils développent une haute conception de leur autorité et une défense jalouse de leurs prérogatives à laquelle s'ajoute également la fiscalité traditionnellement perçue sur les bénéfices séculiers, parfois source de contestation. Les dons gratuits, par exemple, génèrent des revenus appréciables pour le pouvoir épiscopal. Mais, de tels litiges n'excluent pas l'existence de rapports cordiaux. Si les réguliers, malgré une baisse significative de leur influence, continuent de concurrencer le pouvoir épiscopal, les titulaires bourguignons obtiennent la commende des plus puissantes abbayes de leurs diocèses. Alors que leurs prédécesseurs se sont heurtés aux velléités d'indépendance des moines, ils peuvent désormais exercer leur contrôle sur eux. Ce sont des motifs financiers qui, pour l'essentiel,

expliquent la dégradation temporaire des relations avec le chapitre cathédral. Enfin, le pouvoir épiscopal ne s'oppose pas à la création de collégiales qu'il considère comme un moyen d'améliorer l'encadrement des fidèles. Plus encore, ces chapitres n'échappent pas à son influence grâce aux liens familiaux qui l'unissent à certains de leurs membres. Sans que l'on puisse toujours parler de véritables réseaux au sein des chapitres, il s'opère ainsi un incontestable renforcement de leur accointance avec le pouvoir épiscopal.

- 10 Bons gestionnaires, les évêques bourguignons savent manier les outils d'une administration efficace du temporel. Cependant, ils ne peuvent pas toujours relever entièrement leur diocèse. Tenus d'entretenir leurs châteaux, les moyens financiers dont ils disposent ne leur permettent pas d'assurer l'ensemble des réparations nécessaires à la réhabilitation des demeures qui ont été les plus endommagées par les guerres. Dans l'impossibilité de préserver le patrimoine de leur siège comme il le faudrait, ils exposent leurs héritiers aux procédures que leur successeur est en droit d'engager. En Bourgogne toutefois, ces héritiers évitent encore les procès de ce type ; ils le doivent surtout aux liens qui unissent souvent le nouvel évêque à l'ancien. Avec la reprise économique, les évêques bourguignons doivent adapter la gestion de leurs terres et de leurs droits en abandonnant les revenus les moins rentables et en défendant les droits prélevés sur les activités commerciales. Une telle réponse n'est pas toujours possible dans un contexte où l'autorité royale entend bien, en échange de concessions, obtenir le soutien des villes contre le pouvoir ducal. L'évêque de Langres est ainsi contraint d'abandonner des droits encore lucratifs. Soucieux de promouvoir une justice performante, il doit aussi veiller au bon fonctionnement de son officialité en plaçant à sa tête des hommes compétents. Mais, cette institution essentielle gagne en autonomie et les tentatives de réformes deviennent de plus en plus difficiles face à l'esprit de corps dont font preuve les notaires et les scelleurs. En cette fin de XV^e siècle, le pouvoir épiscopal est, enfin, pris entre l'émancipation des communautés et l'affirmation du pouvoir royal. Davantage contesté par les habitants qui réclament, eux aussi, leur autonomie, il doit céder à certaines de leurs exigences tout en faisant évoluer ses rapports avec le pouvoir urbain afin de préserver son influence.
- 11 En définitive, s'ils partagent le même sentiment d'appartenance à une élite régionale, leurs traits communs ne signifient pas que ces prélats soient porteurs d'une identité épiscopale bourguignonne. Malgré la grande stabilité de leur gouvernement, la diversité des expériences culturelles et politiques qui les caractérise rend même peu probable l'hypothèse d'un véritable corps épiscopal, uni dans ses prises de position ou dans sa politique religieuse. Ils peuvent se retrouver derrière certaines idées lorsque la situation l'exige, celles-ci ne seront cependant jamais l'occasion de faire naître, entre eux, un lien plus étroit. Certes, l'appartenance à des provinces ecclésiastiques différentes, Lyon et Sens, joue ici son rôle. Le conflit entre le roi de France et le duc de Bourgogne explique aussi partiellement une telle absence d'unité, parce qu'il introduit inévitablement une ligne de fracture dans ce milieu. Mais, le phénomène semble encore plus profond, car la victoire de Louis XI, puis le rattachement rapide et finalement sans trop de tensions de la Bourgogne à la couronne ne change rien : une conjonction de facteurs, comme une unité politique et territoriale, un recrutement moins diversifié, la présence à la cour d'un même prince, auraient pu favoriser

l'émergence d'un tel sentiment. Ces facteurs ne se retrouvent que partiellement à un bref moment de l'histoire des évêques de diocèses bourguignons du XV^e siècle : entre 1430 et 1460, le sentiment d'adhérer à la construction de l'État bourguignon des rares prélats qui fréquentent régulièrement la cour ducale est sans doute partagé par les évêques qui, dans leur diocèse, sont des fidèles de Philippe le Bon et de son fils, d'autant plus que des membres de leur famille appartiennent plus directement à l'entourage princier. Pourtant, cette expérience ne parvient pas à faire naître un sentiment profond de cohésion dans ce milieu, tous ne rêvant pas d'une alliance entre le pouvoir ducal et le pouvoir épiscopal.

- 12 Plus généralement, leur conscience d'appartenir à une élite ecclésiastique est bien réelle ; elle explique leur volonté de maintenir un certain rang malgré les difficultés financières. Il semble pourtant douteux que la plupart aient fait preuve d'un grand esprit de corps tant leurs liens avec Rome et les autres évêques français se révèlent ténus. Ces hommes, quelles que soient leurs origines, s'attachent davantage à leur diocèse, ce qui implique une certaine distance avec un ministère universel de l'Église.

NOTES

1. Plus précisément, les diocèses de Nevers, Auxerre, Langres, Chalon-sur-Saône, Autun et Mâcon.
-

INDEX

Index géographique : France/Bourgogne

Mots-clés : évêque